

Les amis de la liberté : [suite]

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **57 (1919)**

Heft 50

PDF erstellt am: **13.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-215155>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

LE CHANT DU VIEUX CHASSEUR

J'aurai du lait aux chalets de la Vare
Et des chamois sur le Grand-Muveran.
L. FAVRAT.

Je t'aime, ô liberté ! Que celui-là s'abaisse
Qui poursuit les honneurs, le pouvoir, la richesse !
Qu'il prosterne son front par les veilles pâli !
Qu'il endure l'outrage et qu'il masque ses haines,
Pour profiter aussi des misères humaines
Et marcher à son tour sur un front avili !
Moi, je ne connais pas ces lâches servitudes ;
Mon cœur bat fièrement sous mes pauvres lambeaux ;
Je n'ai jamais pris garde aux lois des multitudes,
Fourmilères d'humains vivant sur leurs tombeaux.
Je n'opprime personne et personne n'opprime
Le chasseur ombrageux qui ne demande rien ;
Et quand, de vivre ainsi quelqu'un me fait un crime,
Je ne rends que mépris à cet homme de bien !

Je t'aime, ô liberté ! Que ces êtres serviles,
Dont l'or a corrompu le cœur et le cerveau,
Montrent avec orgueil les splendeurs inutiles
De leurs palais de marbre alignés au cordeau ;
Que, ravis d'enfermer le ciel, la terre et l'onde
Dans un espace étroit que l'œil peut mesurer,
Du haut de leur fortune ils regardent le monde,
Pour se faire admirer !

Moi, le pauvre chasseur, je suis plus riche encore :
C'est à moi la montagne et l'espace infini,
Le pâturage en fleurs que le soleil décore,
Et les sommets ardu qui protègent mon nid.
Mais j'ai mieux que cela. Dans cette vie errante,
Qui me donne à la fois la force et la santé,
J'ai le bien sans lequel mon âme indifférente
Verrait tout sans plaisir : j'ai l'Âpre liberté !

Je t'aime, ô liberté ! Quand le puissant succombe,
Oublieux de la mort au sein des voluptés,
Chacun vient s'affliger sur le bord de sa tombe,
Pour rendre à ce néant les honneurs mérités ;
Puis on roule sur lui le monument funèbre,
Le carrare biflard, couvert de mots dorés
Qui disent les vertus de cet homme célèbre
Dont le nom se perdra, des peuples ignoré...
Mes pères, tous chasseurs, sont restés dans la glace,
Ou sur quelque rocher ; mon sort sera pareil :
Auprès de mes aïeux j'espère avoir ma place
Et comme eux mourir libre, à l'air, au grand soleil.
Un pic étincelant sera mon mausolée ;
Le roc mon oreiller, le glacier mon linceul
Que la neige ornera de sa fleur étoilée,
Où je reposerais, sans souillure et tout seul !...

Mais, je voudrais pouvoir, dans les nuits orageuses,
M'éveiller et sortir de mon cerceau glacé,
Monter avec le vent sur les cimes neigeuses
Et revoir tous les lieux où ma vie a passé,
Me mêler à l'écume, à la neige en poussière,
Au nuage assombri par l'orage emporté,
Et dans tous les échos dire avec le tonnerre
Ces mots dont j'ai vécu : je t'aime, ô liberté !

T. RITTENER.

40 Feuilleton du CONTEUR VAUDOIS

LA FÉE AUX MIETTES

PAR

CHARLES NODIER

VIII

Dans lequel on apprend qu'il ne faut jamais jeter ses boutons au rebut sans en tirer le moule.

L'année qui suivit aurait été douce, car il n'y a rien de plus doux que de gagner sa vie, si l'absence de mon père, et celle de mon oncle, qui me tenait lieu de père depuis longtemps, n'avait laissé un vide profond dans mon cœur. Je regrettais souvent que celui-ci ne m'eût pas permis de le suivre dans ses recherches lointaines, malgré toutes mes prières, sous prétexte que j'étais réservé à autre chose, et que mon obéissance pouvait seule lui faire espérer que nous nous trouverions tous réunis un jour. Je pensais aussi à la Fée aux Miettes, car elle m'avait aussi aimé.

La Saint-Michel revint sans que j'eusse amassé d'économies, parce que mes amis se faisaient sans cesse de nouveaux besoins que je ne comprenais

pas toujours, mais auxquels je ne pouvais m'empêcher de compatir. Jacques Pellevey était vicaire, mais il vaquait deux ou trois bonnes cures dans le diocèse, et cela le forçait à de fréquents voyages à l'archevêché. Didier Orry, qui était de plusieurs années plus âgé que moi, commençait à penser au mariage, et il ne pouvait se flatter de réussir dans quelques espérances qu'il avait formées, s'il ne se faisait voir avec avantage à la préfecture. Quant à Nabot, qui m'avait rendu sincèrement son amitié depuis que nos rivalités d'école avaient cessé, il s'était adonné au jeu, et n'y était pas plus heureux qu'au collège. Il était de mon devoir de le dissuader de ce penchant, et je n'y épargnais pas mes efforts. Il était aussi de mon devoir de l'aider à réparer le mal qu'il se faisait, surtout quand les résultats de cette malheureuse passion menaçaient de compromettre sa réputation, et je n'y épargnais pas mon argent. Enfin, quand l'année expira, et avec elle les dernières ressources que la bonté de mon oncle m'avait ménagées, je fus réduit à celles de mon travail journalier, qui me fournissait à peine de quoi vivre assez pauvrement ; mais je m'y étais préparé, et je ne m'en trouvai pas plus malheureux.

Comme je m'étais perfectionné dans mon métier en le pratiquant, et que j'annonçais d'ailleurs cet esprit d'ordre et d'activité qui tient lieu de l'intelligence des affaires, l'entrepreneur qui nous employait alors, et dont les entreprises allaient mal, probablement parce qu'il avait trop entrepris à la fois, s'avisait que je ne savais comment alors de m'en confier la direction ; je ne fus pas deux jours à cette nouvelle tâche, que je m'aperçus qu'il était malheureusement trop tard pour sauver sa fortune. Je ne profitai donc pas de l'augmentation de mon salaire, et je le laissai dans ses mains, en me contentant de prélever avec mes compagnons ce qui me revenait comme à eux pour le travail ordinaire de l'établissement, que je n'avais pas quitté, car les conseils de mon oncle André m'étaient trop présents pour que j'eusse un moment conçu le dessein de devenir autre chose qu'un artisan. Je passai par conséquent cette seconde année sans pouvoir mettre à côté l'un de l'autre ces deux écus de six francs, dont l'un appartient au luxe et l'autre à la charité, et qui suffisent au bonheur d'un homme sobre et laborieux. Comme elle finissait, le maître, obsédé par ses créanciers, passa un beau jour à Jersey, et nous laissa sans occupation et sans moyens d'existence, les chantiers de Granville étant toujours fournis d'ouvriers habiles, dont le nombre excédait déjà celui que réclamaient les besoins ordinaires du pays.

Ce malheur ne fut cependant très réel que pour moi, mes camarades l'ayant prévu depuis plus longtemps que je n'avais fait, et s'étant précautionnés contre l'événement, en plaçant leurs petits fonds dans une assez jolie spéculation de cabotage qui commençait à prospérer. Comme je leur avais inspiré de l'attachement et qu'ils connaissaient l'état de ma fortune si rapidement déchu, ils vinrent m'offrir d'entrer en partage avec eux, et ils mirent dans cette proposition une effusion si franche et si tendre, que j'en fus touché jusqu'aux larmes. J'avoue même que je n'aurais pas fait difficulté de me rendre à leurs instances, dans l'espoir de payer utilement ma quote-part en industrie et en talents, si mon parti n'eût été pris d'avance. Je ne pouvais compter, à la vérité, ni sur Jacques Pellevey, quoiqu'il fût devenu curé, ni sur Didier Orry, quoiqu'il eût fait un mariage opulent. L'un me promettait bien une place de maître d'école quand elle serait vacante, mais le titulaire était un homme vert et vigoureux ; l'autre me réservait un logement et un accueil fraternel dans sa maison, pour y être précepteur de ses enfants, aussitôt qu'ils seraient sortis des mains des femmes ; mais on venait de porter le premier en nourrice, et c'était, si je ne me trompe, une fille. Tous deux étaient si empêchés de satisfaire à leurs frais d'établissement, qui devaient être en effet fort considérables, que je crois qu'ils n'avaient jamais été plus réellement pauvres que depuis qu'ils étaient riches, de sorte que mon malheur n'avait rien à envier, même quand j'en aurais été capable, au malheur de mes amis. Je pouvais encore moins penser à Nabot, qui jouait toujours, qui ne gagnait jamais, et qui n'était pas encore parvenu à concevoir qu'un homme bien ne pût se réduire à ce qu'il appelait la honte de travailler. Je dois lui rendre la justice de dire qu'il était devenu plus expansif et plus affectueux, en devenant plus à plaindre. Tout ce que nous pou-

vions l'un pour l'autre, c'était de rire ou de pleurer ensemble, quand je n'avais pas trouvé d'occupation, et c'est une compensation qui répare tant de misères, que je me suis quelquefois demandé alors si je voudrais y renoncer au prix de cette prospérité sans nuages dont la monotonie sèche le cœur.

Je ne crois pas vous avoir dit quelle résolution j'avais prise. Je me proposais d'aller offrir mes services de ville en ville et de village en village, partout où il se trouvait un pont à jeter sur la rivière ou une maison à construire ; et, comme cela ne manque jamais, j'étais sûr aussi que la Providence ne me manquerait pas. Elle ne manque qu'aux oisifs.

Ce qui m'affligeait le plus, c'est que mes habits avaient vieilli, et que j'avais quelque pudeur de me présenter à la fête de Saint-Michel en si mauvais équipage, non que j'attachasse beaucoup de prix pour moi à cette recommandation extérieure, mais parce que le délabrement de ma toilette pouvait faire penser aux honnêtes gens dont j'avais eu le bonheur de gagner l'estime que j'avais cessé de la mériter par ma conduite. Je comprenais pour la première fois le besoin que tous les hommes ont de l'opinion, et je sentais que la satisfaction de nous-mêmes, qui réside essentiellement dans notre conscience, se maintient et se fortifie par le jugement que les autres portent de nous ; j'apprenais, s'il faut le dire, une vérité toute nouvelle, c'est que l'homme en société, quelque progrès qu'il ait fait dans l'exercice de la vertu, ne peut se passer de considération pour être justement content de lui, et qu'on est bien près de renoncer à sa propre estime quand on dédaigne celle du monde. Je me souvins heureusement que mon oncle avait laissé ses vieux habits à ma disposition, et j'en fis la revue avec une joie pareille à celle de Robinson lorsqu'il se rendit compte des richesses utiles de son vaisseau, certain que le meilleur des parents et des amis ne me reprocherait pas d'en avoir usé, surtout quand je lui dirais dans quelle extrémité j'y avais recouru, car il croyait à ma parole. Il y avait en effet du beau linge bien net, et des habits si proprement accoutrés qu'on les aurait crus fait à ma taille. Seulement, des deux vestes qu'il n'avait pas comprises dans son bagage, l'une, qui paraissait toute neuve et qui m'allait comme un charme, était garnie de dix gros vilains boutons d'un drap fort grossier ; et l'autre, que je l'avais vu porter, et qui était taillée d'un goût plus ancien, se fermait de dix boutons d'une espèce de nacre dont la matière était fort brillante et le travail fort délicat. Je n'hésitai point à me mettre à la besogne pour substituer ceux-ci aux autres, et les dix boutons à l'œil de perle et aux reflets d'argent ne tardèrent pas à resplendir à mes yeux enchantés comme autant de jolis miroirs.

Dès le premier coup de ciseau que je portai aux autres, soit précipitation, soit maladresse, le moule s'échappa ; il roula par terre aussi prestement que s'il avait été lancé par un joueur de siam ou par un discobole, jusqu'à la terre de mon âtre, où il continuait à rouler avec une petite vibration sonore semblable à celle de l'or, et je crois, je vous jure qu'il roulerait toujours si je ne l'avais arrêté de la main. C'était en effet un louis double.

(A suivre).

Ces bons docteurs. — Fragment de conversation entre deux personnes se rencontrant sur le pont Bessières :

— D'où venez-vous ?

— De chez mon docteur, il m'a examiné et m'a dit :

« Vous n'avez rien. » Alors il m'a donné quelque chose..., voici l'ordonnance. Je vais chez le pharmacien.

(Authentique).

Royal biograph. — Il n'y a pas moins de trois grandes sensations : « Douglas For Ever », « Douglas Fairbanks » sait impressionner et plaire infiniment. « Ames d'Orient » comédie dramatique qui fera couler beaucoup de larmes. Enfin, pour se remettre des émotions, le roi du rire Charlie Chaplin dans « Charlot travaille ! »

Ketol NEURALGIE MIGRAINE
BOITE 10 TABLETS
TOUTES PHARMACIES

LAUSANNE — IMPRIMERIE ALBERT DUPUIS
Successieurs : H. Jordan, J. Blanc-Pignat, L. Noverraz.